

# Infos migrations

Numéros 58-59 - janvier 2014

Les migrations  
vues  
par des  
macro-  
économistes

Synthèse

DSED

## Les migrations vues par des macro-économistes

Deux économistes, spécialistes de la mondialisation, apportent des réponses à la question : « pourquoi y-a-t-il eu autant de migrants durant la deuxième moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle ? ». D'abord parce que les salaires dans le pays d'accueil sont très supérieurs aux salaires dans le pays d'origine. Ensuite parce que la constitution d'une communauté de « primo-migrants » ou « pionniers » abaisse le coût de la migration de leurs successeurs. Ces économistes complètent leur analyse en examinant l'impact des migrations sur les marchés du travail, dans le pays d'origine et dans le pays d'accueil. Pour les pays d'origine, dont la main-d'œuvre est trop abondante, l'émigration favorise la croissance. Pour les pays d'accueil, l'immigration influe à la baisse les salaires des non qualifiés. La migration induit des effets de convergence économique entre zones d'émigration et d'immigration. Les effets sont plus modestes, voire inverses à l'intérieur d'une même zone.

## Pourquoi les économistes s'intéressent-ils aux migrations ?

La migration est d'abord un phénomène démographique. Il apparaît naturel que démographes et sociologues aient produit une littérature abondante analysant les migrations. Récemment, l'ouvrage de V. Piché [1] fournit ainsi une synthèse de travaux de ce type. De même, les synthèses rassemblées dans le Cambridge survey of world migration [2] offrent un panorama plus large encore, avec des contributions de sociologues, démographes, mais aussi de quelques économistes.

L'économie, comme science sociale, ne peut en effet se désintéresser de mouvements d'agents qui travaillent, consomment, investissent... Les analyses provenant de différents champs disciplinaires se complètent et se recoupent, l'intérêt étant d'apporter des éclairages particuliers. Les questions posées (et étudiées) par les macro-économistes relèvent davantage des conséquences économiques de la migration que de l'intérêt de savoir qui ou combien ont migré. Cela introduit un premier paradoxe, posé notamment par G. Borjas [3] : ce qui surprend, après examen des raisons de la migration, est de constater qu'aussi peu de personnes ont migré. L'économiste Borjas analyse la situation des États-Unis à la fin des années 1990, une situation qu'il qualifie de « seconde grande migration » en raison de l'ampleur des flux, qu'il compare à ceux des années 1880-1924. Selon lui, les questions qu'un économiste doit traiter sont :

- estimer l'impact des migrations sur le marché du travail ;
- estimer l'impact des migrations plus largement sur le bien-être général (questions à propos du « welfare state ») ;
- estimer l'impact des migrations à moyen mais aussi à long terme.

Pour les économistes, les questions précédentes supposent une analyse de la qualification des migrants ou d'autres caractéristiques sociodémographiques. Ainsi, Borjas pointe qu'on ne peut espérer un « gain » de l'immigration que si les migrants sont différents, et le restent, des autres résidents. Or, à moyen ou long terme, les migrants et leurs descendants s'intègrent... Ces analyses sont confirmées par L. Ragot et X. Chojnicki [4] pour la situation récente française, notamment en ce qui concerne les conséquences macro-économiques de l'immigration sur l'équilibre des comptes sociaux.

La synthèse présentée ici s'appuie sur l'ouvrage de synthèse de O'Rourke et Williamson [5]. Ces auteurs, macro-économistes, ont fait l'analyse de la période 1870-1914 dite de « première mondialisation », mais leur exposé dépasse ce cadre. Ils s'appuient sur de nombreux travaux, dont les leurs propres.

## Caractéristiques des migrations transatlantiques

Au cours du siècle qui a suivi les années 1820, 60 millions d'Européens sont partis pour le Nouveau monde, « riche en ressources et rare en main d'œuvre », dont trois cinquièmes vers les États-Unis.

S'il y a eu des migrations au sein même de l'Europe ou du continent Nord-Américain (du Canada vers les États-Unis), la plupart des migrations ont eu lieu de l'Europe vers le Nouveau monde, incluant l'Amérique du Sud.



Les principales questions que les auteurs soulèvent et auxquelles ils tentent de répondre sont les suivantes :

- Pourquoi tant d'Européens sont-ils partis vers le Nouveau monde ?
- Pourquoi les taux d'émigration ont-ils autant varié d'un pays (d'origine) à l'autre ? Les taux d'émigration de l'Autriche-Hongrie, de l'Italie, du Portugal ont augmenté après les années 1880, tandis que ceux du Danemark, de l'Allemagne et de la Suède ont plutôt baissé. Comment s'explique cette variété dans les tendances migratoires ? Peut-on l'expliquer par un cadre économique commun ou cette diversité tient-elle à des facteurs non économiques, mais plutôt culturels et propres à chaque pays ?
- Pourquoi les taux d'émigration étaient-ils plus bas dans les pays d'origine les plus pauvres, dont les populations auraient eu le plus à gagner de la migration ? Pourquoi ces taux étaient-ils les plus bas pour les régions les plus pauvres d'un pays donné, et au sein des travailleurs les plus pauvres de ces régions ? Pourquoi les taux d'émigration ont-ils souvent augmenté au fur et à mesure que les pays d'origine se développaient ?

Les forces économiques à l'œuvre ne peuvent être le seul moteur de la migration, car deux faits notamment sont mal expliqués dans ce cadre : ceux qui ont migré n'étaient pas les plus défavorisés économiquement dans les pays d'origine et la composition des vagues de migration n'a pas été similaire à travers les pays et les cultures.

## Qui étaient les migrants ?

Les migrants de 1800 étaient différents de ceux de 1900. Dans les années 1800 et plus généralement au début du 19<sup>ème</sup> siècle, il s'agissait de fermiers, d'artisans ruraux, voyageant en famille et désireux d'acquérir des terres et de s'installer durablement dans le Nouveau monde. Ces personnes venaient surtout d'Allemagne et de Grande-Bretagne. Les origines se sont diversifiées avec un apport de plus en plus important des pays du Nord de l'Europe, puis vers la fin du siècle, ce fut le tour des populations d'Europe du Sud et de l'Est. Dans les années 1900 et plus globalement à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, les migrants présentent les caractéristiques suivantes :

- ils sont de plus en plus urbains ;
- ce sont pour la plupart des jeunes adultes (76 % des migrants en direction des États-Unis entre 1868 et 1910 avaient entre 15 et 40 ans, alors que la proportion de la population américaine comprise dans cette tranche d'âge était de 42 %) : il s'agit donc de personnes en âge de travailler ;
- les migrants sont essentiellement de sexe masculin : 64 % des migrants vers les États-Unis entre 1851 et 1913, et plus des trois quarts des migrants en provenance d'Espagne et d'Italie ;
- ils sont pour la plupart célibataires et voyagent plutôt seuls ;
- ils sont pas ou peu qualifiés.

L'amélioration des technologies de transport et de communication tout au long du 19<sup>ème</sup> siècle a réduit les coûts et l'incertitude liés à la migration, et l'émigration transatlantique devint à portée d'une part croissante d'Européens, dont ceux qui y avaient le plus à gagner.

## Une modélisation économique de la migration

La thèse avancée par O'Rourke et Williamson se résume ainsi : le cycle migratoire observé dans de nombreux pays peut être essentiellement expliqué par des tendances démographiques, l'industrialisation, une convergence des salaires réels et des phénomènes de « persistance migratoire » donnant lieu à des migrations en chaîne.

Le rapport entre les salaires domestiques et ceux de destination a un effet significatif sur l'émigration : plus les salaires dans les pays d'origine sont élevés par rapport à ceux dans les pays de destination, moins l'émigration est importante. Ce rapport est plus pertinent que le rapport des niveaux de vie (ou PIB par habitant) car la migration concerne surtout les personnes salariées (voire celles qui touchent les plus bas salaires).

D'autre part, le taux naturel de croissance démographique a encouragé l'émigration non seulement via la baisse des salaires domestiques et la hausse du chômage, mais aussi et surtout par l'augmentation de la part engendrée par les primo-émigrants . On relève que plus nombreux sont les premiers migrants, plus facile sera la migration des flux suivants.

Par ailleurs, les événements démographiques passés, même si leur effet s'est estompé ou a disparu au moment de l'émigration, influent via deux principaux canaux. Il y a un effet indirect ou retardé : une hausse du taux de croissance démographique engendre une hausse de la main-d'œuvre disponible vingt ans plus tard. Plus directement, l'industrialisation tend à augmenter la productivité. Cette hausse de la productivité induit deux conséquences. D'abord une hausse des salaires réels domestiques favorise une hausse du taux de croissance naturel de la population et par conséquent une augmentation de la cohorte des jeunes adultes. Or ce sont surtout ces derniers qui émigrent. Ensuite, cette augmentation de la productivité influe à la baisse la demande de travail dans le pays d'origine, donc incite à l'émigration. Toutefois, les auteurs considèrent que ce dernier effet de l'industrialisation est faible au regard des effets précédents.

## Les déterminants de l'émigration : le cas des Irlandais

Trois phases de la migration des Irlandais vers les États-Unis ont été identifiées. La première (avant les années 1850) correspond à la phase de pré industrialisation, caractérisée par des salaires réels bas dans les pays d'origine de l'Ancien monde, mais une émigration malgré tout faible vers le Nouveau monde, à salaires réels pourtant plus élevés.

# Infos migrations

Page 3

Les auteurs s'entendent généralement pour dire que ceci s'expliquerait clairement par l'existence de coûts migratoires trop élevés comme ce fut le cas pendant la Grande famine en Irlande. La deuxième phase (entre les années 1850 et 1890) correspond à la phase précoce de l'industrialisation. Les salaires réels auraient augmenté sous l'effet même de cette industrialisation, entraînant, selon certains auteurs, une hausse importante de l'émigration. En effet, les coûts migratoires deviennent relativement de moins en moins dissuasifs. Dans la troisième et dernière phase, après 1890, les salaires réels ont continué à augmenter, mais, cette fois-ci, l'émigration est découragée car les conditions de vie « au pays » deviennent suffisamment bonnes.

Mais les mécanismes à l'oeuvre restent en discussion. L'importance des transferts financiers et des aides directes des premiers migrants (ici vers l'Irlande) apportés aux migrants plus récents a impacté les phases ultérieures. La diffusion du phénomène touche de plus en plus largement le pays et l'impact social de l'industrialisation, induisant un moindre attachement à la terre, est peut-être modéré par une hausse relative des salaires ruraux (contre les salaires industriels).

## Les migrations tardives confortent la théorie

Les pays latins - Italie, Portugal et Espagne - ont vu leurs populations migrer plus tard que le reste de l'Europe, vers la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, alors même qu'ils étaient les Européens les plus pauvres. O'Rourke et Williamson se sont posé la question de savoir si ce retard dans l'émigration latine s'expliquait essentiellement par une différence de comportement des Latins ou une différence liée à leur environnement et ils concluent par la seconde hypothèse. Plus précisément :

- en Italie, le « retard » dans le phénomène migratoire s'expliquerait par un décalage de la transition démographique, le boom du taux naturel de croissance démographique (favorisant une importante émigration deux décennies plus tard) ayant eu lieu plus tardivement que dans les autres pays européens ;
- en Espagne, ce caractère tardif de l'émigration serait essentiellement lié à une crise économique qui a touché le pays à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, poussant la population à partir en masse ; ce qu'elle n'a pu faire qu'à la fin du 19<sup>ème</sup>, alors que le coût de la migration avait considérablement baissé du fait des progrès des transports.
- pour le cas du Portugal, les auteurs avancent ces deux types d'explications, même si la situation économique difficile que le pays a traversée fut moins grave que celle de l'Espagne.

## L'impact des migrations

Après avoir décrit les migrants et les principaux ressorts de leur migration, O'Rourke et Williamson traitent de l'impact de ces migrations sur la convergence économique entre pays d'origine (dits de l'« Ancien monde ») et pays d'accueil (qualifiés de « Nouveau monde », cf. encadré).

Les auteurs élargissent d'abord leurs analyses des causes et conséquences des migrations de masse à la Suède, grand pays d'émigration à partir de 1850. L'impact des migrations de masse est décrit pour les pays de départ (Irlande et Suède), puis pour le principal pays d'accueil, les États-Unis. Enfin, l'effet des migrations est examiné sur l'ensemble de l'« Economie atlantique » (Ancien et Nouveaux mondes) prise dans sa globalité.

## L'analyse de l'émigration suédoise est plus simple que celle de l'émigration irlandaise

En Suède, l'émigration apparaissait comme une solution potentielle au problème de paupérisation qui pesait sur l'agriculture suédoise abondante en travail et rare en terre. De ce fait, elle a été tolérée, voire même stimulée dans un premier temps. En Irlande, l'émigration serait à la fois une cause et une conséquence de l'incapacité du pays à s'industrialiser et donc à créer des emplois satisfaisants. Une cause pour deux raisons : d'une part, l'émigration des Irlandais les plus compétents aurait empêché l'Irlande d'attirer des capitaux étrangers, et ce en dépit du faible niveau des salaires. D'autre part, l'émigration subséquente à la Grande famine des années 1840 aurait découragé l'industrialisation, en réduisant la taille du marché domestique. L'étroitesse du marché domestique a réduit les économies d'échelle. Il s'en est suivi un affaiblissement de la compétitivité et de la capacité de l'industrie à créer des emplois. L'émigration peut, dès lors, être aussi envisagée comme une conséquence des difficultés de l'industrie irlandaise, avec des effets amplificateurs : en effet, l'émigration de nombreux Irlandais rétrécit d'autant plus le marché.

## Les migrations de masse ont amélioré le niveau de vie en Irlande

L'émigration qui a suivi la famine des années 1840 a réduit la force de travail et, de ce fait, contribué à la hausse des salaires réels. Les conditions économiques des travailleurs s'en sont améliorées, tant en termes absolus qu'en comparaison avec la Grande-Bretagne et les États-Unis, favorisant la convergence économique entre pays d'origine et pays d'accueil. Plus précisément, l'émigration irlandaise post-famine expliquerait près de la moitié de la hausse des salaires réels, plus du quart de l'augmentation du PIB par tête, soit près du tiers de la convergence entre l'Irlande d'une part, la Grande-Bretagne et les États-Unis d'autre part.

## Plus tard, les mêmes phénomènes se sont observés dans les pays scandinaves

En 1910, les populations danoise, suédoise et norvégienne étaient respectivement 11 %, 15 % et 19 % plus faibles que ce qu'elles auraient été en l'absence d'émigration depuis 1870. A titre de comparaison, ces proportions sont similaires à l'apport démographique de l'immigration en France et en Allemagne entre 1960 et 2010 [6].

Les jeunes adultes, en âge de travailler, sont surreprésentés parmi les émigrés, l'impact est donc encore plus fort sur la force de travail que sur la population du pays : ainsi, en 1910, la force de travail suédoise était respectivement 20 % plus faible que ce qu'elle aurait été en l'absence d'émigration depuis 1870.

## **Plus largement, les pays scandinaves ont amorcé un véritable rattrapage économique**

Les revenus par tête ont crû plus vite au Danemark, en Norvège, en Suède et en Finlande, que dans le reste de l'Europe du Nord-Ouest, réduisant l'écart entre les pays scandinaves et la Grande-Bretagne notamment. Les salaires urbains des non qualifiés ont cru de 190 % sur les quatre décennies considérées (1870-1910) et l'émigration a augmenté les salaires urbains de 12 % au-delà de ce qu'ils auraient crû en l'absence d'émigration. Les migrations de masse expliqueraient entre un quart et deux cinquièmes du rattrapage suédois en termes de salaires sur les Etats-Unis (qui ont accueilli 98 % des migrants suédois) et un douzième de la convergence avec la Grande-Bretagne. La Grande-Bretagne étant elle-même un pays de départ de main-d'œuvre vers l'étranger, l'émigration suédoise n'a pas contribué de manière significative au rattrapage de la Suède sur l'Angleterre.

## **Aux États-Unis, l'un des principaux pays d'accueil, les migrations de masse ont eu pour effet de baisser les salaires, notamment pour les non qualifiés.**

Grâce à l'immigration après 1870, la population et la force de travail américaines étaient respectivement 17 % et 24 % plus importantes que ce qu'elles auraient été sans l'immigration. L'immigration a réduit les salaires réels urbains américains dans une proportion comprise entre 8 % et 15 %.

Les immigrants, plutôt faiblement qualifiés, trouvaient plus souvent des emplois non qualifiés, dans des secteurs à croissance faible. Les États-Unis avaient une forte demande en travail qualifié pour exploiter au mieux les industries intensives en capital et en ressources humaines. Les travailleurs immigrés offraient, eux, du travail essentiellement peu qualifié, évinçant la main-d'œuvre locale faiblement qualifiée, notamment sur la côte Est urbanisée, à croissance plus rapide.

La question de la complémentarité ou de la concurrence entre immigrés et travailleurs américains est donc plutôt tranchée en faveur de la concurrence. Ainsi, l'immigration n'a pas augmenté de manière significative la productivité marginale (et par voie de conséquence les salaires) des non-immigrés. De plus, les études empiriques montrent que l'immigration a comprimé la rémunération de la main-d'œuvre locale : en 1910, le salaire réel aurait été 5 à 6 % plus élevé en l'absence d'immigration après 1890 et 11 à 14 % plus élevé en l'absence d'immigration après 1870.

## **A l'échelle de l'« économie atlantique », ces migrations ont favorisé une importante convergence économique entre pays de départ et d'arrivée.**

Ainsi, entre 1870 et la Première guerre mondiale, on a assisté à la convergence des salaires réels (leur dispersion a diminué de 28 %) et des niveaux de vie (la dispersion du PIB par tête a diminué de 18 %, celle du PIB par travailleur de 29 %) entre les pays industrialisés de la future OCDE. Ceci s'expliquerait principalement par l'érosion de l'écart des salaires entre l'Ancien et le Nouveau monde, mais aussi par le rattrapage, au moins partiel, de nombreux pays européens pauvres.

Pour évaluer la part de la convergence entre pays industrialisés qui s'explique par les migrations, il faut s'intéresser à la convergence qui aurait été observée en l'absence de migration (nette) et la comparer à celle observée avec migration. Les migrations de masse ont fortement réduit les salaires et la productivité du travail dans le Nouveau monde et l'ont fortement augmentée dans l'Ancien monde. Des premiers modèles d'estimation concluent que plus de 125 % de la convergence des salaires réels entre 1870 et 1910 est attribuable à la migration. Cela signifie aussi qu'il y a surestimation de l'effet des migrations sur la convergence donc des limites de la méthode. Toutefois, on observe bien que les impacts les plus notables ont été constatés pour les pays concernés par les migrations les plus importantes : Irlande (salaires augmentés de 32 %), Italie (+28 %), Norvège (+10 %), Argentine (salaires réduits de 21 %), Australie (-15 %), Canada (-16 %), États-Unis (-8 %).

Cette estimation surestime l'effet des migrations, car elle ne tient pas compte d'autres forces (de convergence ou de divergence) à l'œuvre comme les flux de capitaux, la structure des échanges, ou encore le partage capital/travail dans la fonction globale de production. La comparaison d'une situation de migration avec un contrefactuel sans migration sur la période 1870-1910 montre que, sans tenir compte de ces autres forces, les dispersions des salaires réels, du PIB par tête et du PIB par travailleur auraient dû évoluer respectivement de + 7 %, -9 % et -9 % au lieu des -28 %, -18 % et -29 % constatés.

## **Les migrations ont diminué le revenu par travailleur dans le Nouveau monde et l'ont augmenté dans l'Ancien monde.**

Les migrations expliquent 69 % de la convergence du PIB par travailleur. Ce chiffre est plus élevé que celui obtenu pour le PIB par tête, étant donné que les migrants étaient beaucoup plus fréquemment des travailleurs que des inactifs. Or, plus le contenu en travail des migrations est élevé, plus ces migrations ont un effet important sur la main-d'œuvre, sur les salaires et sur le PIB. En général, la baisse de PIB induite par l'émigration dans le pays d'origine est plus que compensée par la diminution de la population résultant de cette émigration, et il en résulte qu'au final, le PIB par tête s'améliore dans le pays d'origine.

Mais il peut arriver que la sélection opérée lors d'une migration conduise au départ des travailleurs les plus productifs ; dans ce cas, le PIB diminue plus fortement en proportion que la population du pays, ce qui induit une baisse du PIB par tête.

# Infos migrations

## Page 5

De façon empirique, on constate que la situation relève davantage du premier cas : augmentation faible du revenu par tête dans l'Ancien monde. Enfin, les migrations ont marginalement réduit le revenu par tête dans le Nouveau monde. Seule la moitié de la convergence du PIB par tête serait ainsi expliquée par les migrations.

### L'estimation de l'impact est difficile et sans doute surestimée

L'impact des migrations est ici sans doute surestimé car évalué en équilibre partiel et en ignorant donc des changements au niveau de plusieurs forces induits par la migration. Trois éléments complémentaires devraient être pris en considération :

- la réaction des marchés globaux de capitaux : un renchérissement du coût du travail dans le pays devrait décourager l'entrée de capitaux étrangers ; à l'inverse, sur un marché où le travail est abondant et peu cher, les capitaux devraient affluer afin de profiter de la main-d'œuvre bon marché. On a ainsi observé aux États-Unis un phénomène très important d'accumulation du capital qui a pu partiellement contrebalancer la baisse des salaires induite par l'immigration en augmentant la productivité du travail. En tenant compte de cet aspect, les migrations n'expliquent plus que 70 % (au lieu de 125 %) de la convergence des salaires entre Ancien et Nouveau monde, les 30 % s'expliquant par l'action d'autres forces ;
- des changements dans l'organisation de la production : les pays d'émigration sont susceptibles de produire des biens moins intensifs en facteur travail et plus intensifs en facteur capital ;
- une modification de la structure des échanges : de même, les pays d'émigration sont susceptibles de se reporter sur des exportations moins intensives en facteur travail.

### Les effets ont été plus modestes, tant à l'intérieur de l'Ancien que de celui du Nouveau monde

Si les migrations de masse de la fin du 19<sup>ème</sup> siècle ont contribué à la convergence entre le Nouveau et l'Ancien monde, elles n'ont que faiblement favorisé une convergence au sein de l'Ancien monde et elles ont ralenti la convergence au sein du Nouveau monde.

Au sein de l'Ancien monde, la convergence a été faible du fait que tous les pays étaient - dans une plus ou moins grande mesure - concernés par l'émigration. Ainsi, sans migration, l'écart de salaire entre l'Allemagne et la Norvège aurait dû baisser de 63 % entre 1870 et 1910. Tous les deux étant des pays de départ des migrants, la baisse de cet écart n'a été, dans les faits, que légèrement plus importante (-71 %) seulement parce que l'émigration norvégienne a été beaucoup plus forte que celle observée pour l'Allemagne.

### Au sein du Nouveau monde, la convergence aurait même été plus importante en l'absence de migrations de masse

En effet, le choix des destinations n'obéissait pas toujours à un simple calcul de salaire. Ce choix pouvait être influencé par des préférences culturelles ou linguistiques ainsi que par l'existence de politiques d'aide à la migration favorisant certaines destinations au détriment d'autres. Par exemple, les flux d'Italie, d'Espagne ou du Portugal en direction du Brésil et de l'Argentine ont constitué une force de convergence non pas globale, mais locale. Dirigées vers certains pays plutôt que vers d'autres, les migrations de masse vers le Nouveau monde étaient susceptibles, sinon d'accentuer les différences entre pays du Nouveau monde, du moins de ralentir leur convergence.

En conclusion, l'immigration massive de la fin du 19<sup>ème</sup> siècle apparaît comme ayant été la principale force de convergence entre les pays d'origine de la vieille Europe et les pays d'accueil du continent américain. Le rattrapage technologique et l'accumulation de capital humain, éléments pourtant fondamentaux des modèles de convergence modernes, ne semblent pas avoir joué un rôle central dans cette convergence.

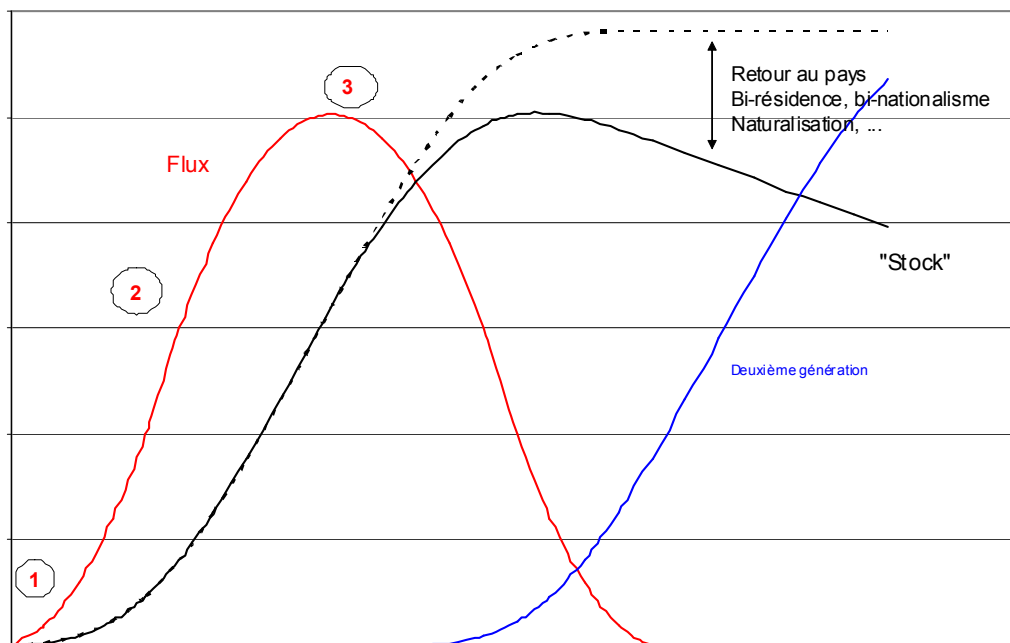
### Enseignements des migrations passées quant aux migrations contemporaines

L'analyse des migrations de l'Ancien vers le Nouveau monde met en évidence des phénomènes de vague. Ces vagues s'observent encore dans les migrations contemporaines. Le « flux » migratoire connaît trois phases caractéristiques (cf. figures) :

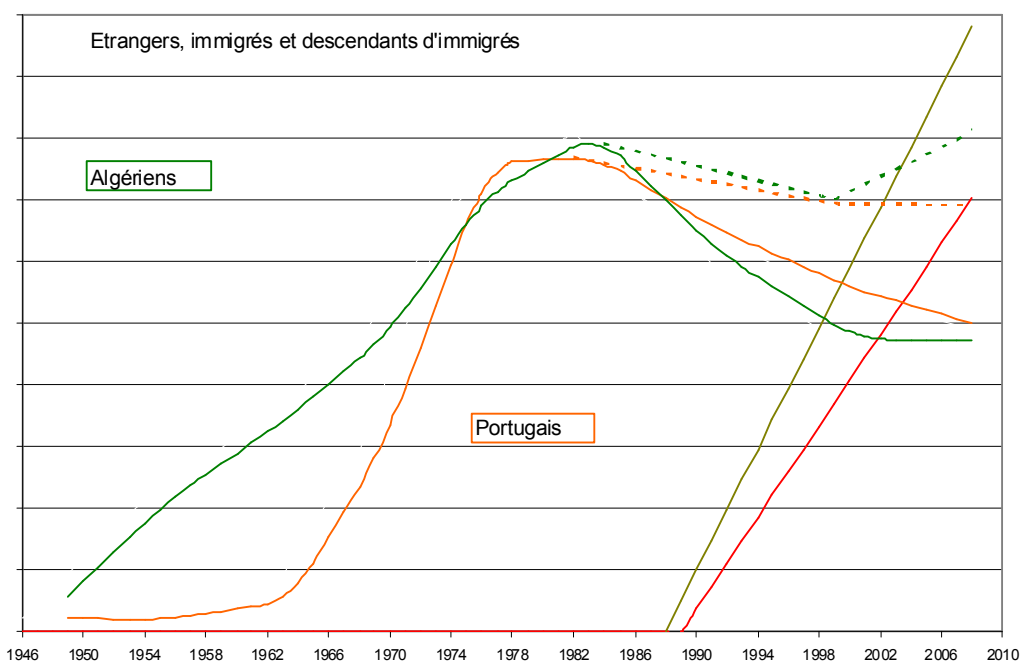
- une phase de décollage (1)
- une phase de croissance (2)
- une phase de stagnation (3)

Dans la première phase, l'incitation à migrer est forte (écart de salaires) mais le coût de la migration est trop élevé, notamment du fait de l'absence de primo-émigrants. La phase (2) voit la combinaison favorable des effets de la transition démographique, de l'industrialisation et du nombre croissant des migrants précédents. Ces facteurs compensent largement l'effet négatif du rattrapage en termes de salaires réels entre pays de départ et de destination, donc les taux d'émigration restent élevés. Dès lors que le rattrapage est suffisant, l'incitation à migrer diminue et l'on atteint la phase (3).

**Figure 1 : modélisation des « flux » et « stocks » d'une vague migratoire**



**Figure 2 : données françaises : les vagues migratoires algérienne et portugaise**



Une vérification empirique semble satisfaisante : on examine ici les « stocks » d'étrangers en France, issus des deux plus importantes vagues migratoires : les Portugais et Algériens. On observe que le cumul des flux année après année crée le « stock » d'étrangers dans le pays d'accueil. Dans certaines circonstances, il peut y avoir une migration en retour (Italiens depuis l'Amérique du Sud par exemple, parce que le projet économique du migrant a échoué). Le « stock » de migrants (étrangers) diminue aussi du fait des naturalisations. Enfin, une deuxième génération apparaît et croît avec un décalage temporel.

## Encadré : quelques précisions méthodologiques

**Figures** : Les données sur les stocks des étrangers sont tirées des recensements de population, Insee, 1946 à 2008. Les autres données sont extrapolées à partir des recensements récents (1999 et 2008) et des enquêtes emploi (2008), les descendants d'immigrés n'étant pas recensés (comme tels). Se reporter à [7] pour des données statistiques précises.

Les 15 pays d'émigration constitutifs de l'**Ancien monde** sont : Autriche-Hongrie, Belgique, Iles britanniques, Danemark, Finlande, France, Allemagne, Irlande, Italie, Pays-Bas, Norvège, Portugal, Espagne, Suède, Suisse.

Les 5 pays d'immigration constitutifs du **Nouveau monde** sont : Argentine, Brésil, Canada, Cuba, États-Unis.

## La motivation économique des migrations reste essentielle

L'avantage de regarder une période passée est d'avoir le recul nécessaire. Il faut se garder d'en tirer des conclusions trop précises quant au présent, bien que le but soit d'éclairer celui-ci. Par exemple, une « nouveauté » de la période actuelle est certainement l'importance prise par les migrations en lien avec la mobilité étudiante ou celle des personnes très qualifiées. Par ailleurs, la baisse progressive de coûts de communication (baisse des coûts de transports aériens, apparition de réseaux mondiaux de communication en temps réel) a globalement favorisé, comme au 19<sup>ème</sup> siècle, les mouvements migratoires à moindre coût. Mais ces mêmes avancées technologiques permettent aujourd'hui de communiquer sans qu'il soit nécessaire de se déplacer. Mobilité des biens, des services, des capitaux et des personnes évoluent donc et c'est aussi selon les mobilités relatives de ces facteurs qu'il faut analyser la période contemporaine.

Aujourd'hui, comme au 19<sup>ème</sup> siècle, l'écart de rémunération et de perspectives d'emploi constitue un important facteur explicatif des migrations. Cet écart s'est creusé : selon Pritchett [8], un écart salarial situé entre 2 pour 1 et 4 pour 1 expliquerait le déplacement massif de travailleurs du 19<sup>ème</sup>. Ce rapport atteint même souvent 10 pour 1 aujourd'hui.

Les migrations de travailleurs peu ou semi-qualifiés sont toujours largement majoritaires. En effet, il y a un accroissement de la demande de services peu spécialisés (soins à domicile, secteur de l'accueil, ...) dans les pays développés et dans les pays en développement à revenu intermédiaire. Les causes en sont multiples. Les ressortissants nationaux ont de plus en plus accès à l'éducation supérieure et voient leurs revenus s'élever, notamment grâce aux gains de productivité. Ces personnes se tournent vers des emplois qualifiés. À rebours, ils éprouvent de plus en plus de réticence à exercer des tâches jugées moins qualifiées. Mais le vieillissement de la population, le maintien de certaines activités comme l'agriculture, la construction, ... induit une demande toujours soutenue de travail peu qualifié. Dès lors, les migrants et les locaux sont de moins en moins concurrents et de plus en plus complémentaires (alors qu'ils étaient davantage concurrents au 19<sup>ème</sup> siècle).

## Les migrations de personnes qualifiées prennent de l'importance

Il n'en demeure pas moins que l'on assiste à une concentration des migrants aux deux extrémités du spectre des qualifications. D'une part, émerge une demande forte et officiellement reconnue de migrants très qualifiés. Les pays essaient de satisfaire cette demande en attirant dès leurs études des migrants hautement qualifiés. Cela passe par le développement de l'attractivité du système d'enseignement supérieur qui s'avère un moyen commode de recruter ces migrants. D'autre part, il reste une demande moins bien reconnue mais importante de migrants peu ou modérément qualifiés. C'est là une évolution notable : au 19<sup>ème</sup> siècle, la plupart des migrants sont très peu qualifiés.

Dès lors, le défi pour les pays de destination se place sur le plan de la compétitivité : il s'agit d'adopter des politiques susceptibles d'attirer « les meilleurs et les plus brillants » (Kapur et McHale, 2005) [9]. Les pays d'origine ont des objectifs antagonistes. Ils souhaitent lutter contre la perte de leur main-d'œuvre la plus qualifiée. À défaut, il s'agit de s'assurer de leur retour ou au moins du retour de leurs ressources, tant en termes de finances qu'en termes de compétences et de réseaux. Enfin, l'impact de la migration sur les pays d'origine passe aussi par les rapatriements de fonds. Non seulement ils atteignent des sommes considérables, mais ils ancrent des activités au pays d'origine dans le tissu économique global.

## Les migrations se développeront du fait de l'accentuation des déterminants historiques

Les migrations résultent toujours autant de forces géopolitiques et démographiques qu'économiques. De vastes bouleversements politiques ont induit des déplacements de population considérables. Il en est ainsi de l'effondrement de l'Union soviétique et de l'élargissement de l'Union européenne. Les mutations en Chine ne manqueront pas d'avoir des effets importants. Mais c'est certainement l'accentuation du déséquilibre démographique mondial qui amplifiera les mouvements migratoires à venir. Au cours des 50 prochaines années, les pays à faible revenu verront leur population augmenter beaucoup plus rapidement que celle des pays riches. Les pays industrialisés compteront deux fois plus de personnes âgées que d'enfants en 2050 (projections démographiques de l'ONU, 2013, [10]). Ainsi des pressions de plus en plus fortes s'exerceront pour une plus grande mobilité de la main d'œuvre. Enfin, l'économie mondiale devrait largement profiter de la levée des obstacles au mouvement des travailleurs.

## A ces leviers s'ajoutent de nouvelles forces qui complexifieront et intensifieront les mouvements migratoires

Les changements climatiques prévisibles, la raréfaction de certaines ressources et des innovations scientifiques et techniques vont induire de nombreuses transformations. Les pratiques agricoles, encore essentielles dans les pays moins avancés ou en développement seront de plus en plus délaissées, au profit des services et du petit commerce informel. C'est le segment qui présente la plus forte croissance en Afrique et en Amérique latine. L'urbanisation (forte migration de la campagne vers la ville) est un processus déjà largement entamé dans ces pays. Mais ces transformations seront marquées par un contexte socioéconomique différent de celui du 19<sup>ème</sup> siècle. En effet, les pays en développement pratiqueront davantage le rattrapage technologique plutôt que l'innovation qui avait caractérisé les pays développés durant leur propre phase d'urbanisation et d'industrialisation.

De plus, un intérêt croissant est apporté aux travailleurs qui parlent plusieurs langues et proviennent de cultures différentes. Une valorisation de la capacité d'adaptation, désormais perçue comme une compétence professionnelle essentielle, ne manquera pas de s'accroître.

## La fin des migrations univoques

Les migrations ne se résument plus à des mouvements de l'Ancien monde vers le Nouveau monde. Aujourd'hui, il y a une diversification des comportements migratoires. Ceux-ci ont pris plusieurs formes : déplacements de courte durée, affectations temporaires de longue durée, migrations permanentes, migrations étudiantes, migrations circulaires avec retour dans le pays d'origine, mouvements à étapes multiples (les migrants passent successivement dans plusieurs pays). Au 19<sup>ème</sup> siècle, seules quelques nations industrialisées faisaient partie des pays de destination, la plupart des pays d'origine étant situés en Europe ; de nos jours, les flux sont tels que la majorité des nations sont à la fois des pays d'origine, de transit et de destination, bien qu'à des degrés divers.

## Pour en savoir plus :

- [1]. Collectif sous la direction de **V. Piché**, *Les théories de la migration*, éditions INED, 2013.
- [2]. Collectif sous la direction de **R. Cohen**, *The Cambridge survey of world migration*, Cambridge university press, 1995.
- [3]. **G. Borjas**, *Heaven's door, immigration policy and the american economy*, Princeton paperbacks, 1999.
- [4]. **X. Chojnicki, L. Ragot**, *L'immigration coûte cher à la France, qu'en pensent les économistes ?*, 2012.
- [5]. **K.H. O'Rourke et J.G. Williamson**, *Globalization and history*, The MIT press, 2001.  
(Cet ouvrage est lui-même un synthèse et comporte une abondante bibliographie).
- [6]. Étude de **D. Philipov et J. Schuster**, plus précisément in Demography report 2010, publié par Eurostat.
- [7]. Insee references, *Immigrés et descendants d'immigrés*, édition 2012.
- [8]. **L. Pritchett**, *Let their people come: breaking the gridlock on global labour mobility*, Center pour le développement mondial, Washington D.C., 2006.
- [9]. **D. Kapur et J. McHale**, *Give us your best and brightest : the global hunt for talent and it's impact on the developing world*, Center pour le développement mondial, Washington D.C., 2005.

## [10]. Projections de population, documents et tables de l'ONU disponibles à l'adresse :

<http://esa.un.org/unpd/wpp/index.htm>

Voir également la synthèse coréalisée par l'ONU et l'OCDE : <http://www.oecd.org/els/mig/World-Migration-in-Figures.pdf>, 2013.